

MADAME DE MOTTEVILLE.

LOUIS XIV AU DÉBUT DE SON RÈGNE.

Le roi Louis XIV succéda au royaume de France le jour de la mort de Louis XIII, son père, n'ayant alors que quatre ans : mais on peut dire que le jour de la mort du cardinal fut véritablement celui de son avènement à la couronne, celui où il commença d'être roi et de faire voir qu'il étoit digne de l'être, car ce fut alors qu'il voulut prendre lui-même le soin de toutes ses affaires, et que toutes les grâces qu'il pouvoit répandre sur les grands et les petits ne dépendirent que de lui.

Il donnoit des audiences à qui lui en demandoit, écoutant patiemment ceux qui se présentoient pour lui parler. Il prenoit des placets de tous ceux qui lui en vouloient donner et il y faisoit réponse à certains jours qui étoient marqués pour cela. Comme il y en avoit aussi un pour un conseil de conscience qui avoit été établi dans le commencement de la régence, qu'il rétablit en ce temps-là. Comme le seul desir de la gloire et de remplir tous les devoirs d'un grand roi occupoit alors son cœur tout entier, en s'appliquant au travail il commença à le goûter, et l'envie qu'il avoit d'apprendre toutes les choses qui lui étoient nécessaires fit qu'il y devint bientôt savant. Son grand sens et ses bonnes intentions firent connoître les semences d'une science universelle qui avoit été cachée à ceux qui ne le voyoient pas dans le particulier; car il parut tout d'un coup politique dans les affaires d'État, théologien dans celles de l'Église, exact en celles des finances, parlant juste, prenant toujours le bon parti dans les conseils, sensible aux intérêts des particuliers, mais ennemi de l'intrigue et de la flatterie, et sévère envers les grands de son royaume, qu'il soupçonnoit avoir

envie de le gouverner. Il étoit aimable de sa personne, honnête et de facile accès à tout le monde, mais avec un air grand et sérieux qui imprimoit le respect ou la crainte dans le public et empêchoit ceux qu'il considéroit le plus de s'émanciper, même dans le particulier, quoiqu'il fût familier et enjoué avec les dames. Une des choses qui put un peu contribuer à faire prendre au roi cette conduite fut la réputation qu'avoit acquise le roi d'Angleterre depuis qu'il étoit monté sur le trône. Les grandes louanges qu'il entendoit lui donner sur la manière dont il gouvernoit son royaume, bien moins soumis à ses rois que le nôtre, lui donnèrent de l'émulation et augmentèrent encore, s'il se pouvoit, la passion qu'il avoit de se rendre plus grand et plus glorieux que tous les princes qui avoient jusqu'ici porté des couronnes.

GABRIEL NAUDÉ.

ADVIS POUR DRESSER UNE BIBLIOTHÈQUE.

Je tiens pour un précepte nécessaire, qu'il faut trier et choisir d'entre le grand nombre de ceux qui ont écrit et écrivent journellement, ceux qui paroissent comme un aigle dans les nues, ou corame un astre brillant et lumineux parmi les ténèbres, j'entends les esprits qui ne sont pas du commun, et desquels on se peut servir comme de maîtres très-parfaits en la cognoissance de toutes choses, et de leurs œuvres comme d'une pépinière de toute sorte de suffisance, pour enrichir une bibliothèque non-seulement de tous leurs livres, mais mesme de leurs moindres fragments, papiers descousus, et mots qui leur eschappent. Car tout ainsi que ce seroit perdre le lieu et l'argent que de vouloir ramasser toutes les œuvres et je ne scay quels fatras de certains auteurs vulgaires et mespriez; aussi seroit-ce une oubliance manifeste et une faute inexcusable à ceux qui font profession d'avoir tous les meilleurs livres, d'en négliger aucun, par exemple d'Érasme, Turnèbe, Lipse, Casaubon, Saumaise, Bodin, Cardan, Scaliger, et autres, les œuvres desquels il faut prendre à yeux clos et sans aucun choix, le réservant pour ne point nous tromper ès livres rampans de ces auteurs qui sont beaucoup plus rudes et grossiers; d'autant que tout ainsi que l'on ne peut trop avoir de ce qui est bon et choisi à l'élite, de mesme aussi ne sauroit-on avoir trop peu de ce qui est mauvais, et de quoy l'on ne doit esperer aucune utilité ou profit manifeste.

Il ne faut aussi oublier toutes sortes de lieux communs, Dictionnaires, Meslanges, Diverses Leçons, Recueils de sentences, et telles autres sortes de Repertoires, parce que c'est autant de chemin fait et de matière préparée pour ceux qui ont l'industrie d'en user avec

avantage, estant certain qu'il y en a beaucoup qui sont merveilles de parler et d'écrire sans qu'ils ayent guere veu d'autres volumes que ces mentionnez; d'où vient que l'on dit communément que le Calepin¹, qui se prend pour toutes sortes de Dictionnaires, est le gagnepain des Régens, et quand je diray que beaucoup d'entre les plus fameux personnages, ce ne sera pas sans raison, puis qu'un des plus célèbres entre les derniers en avoit plus d'une cinquantaine où il estudioit perpetuellement....

Et pour moy je tiens ces collections grandement utiles et nécessaires, eu esgard que la briefveté de nostre vie et la multitude des choses qu'il faut aujourd'huy sçavoir pour estre mis au rang des hommes doctes ne nous permettent pas de pouvoir tout faire de nous mesme. Joint que n'estant permis à un chacun ny en tous siècles de pouvoir travailler à ses propres frais et despens, et sans rien emprunter d'autrui, quel mal y a-t-il si ceux qui ont l'industrie d'imiter la nature et de tellement diversifier et approprier à leur sujet ce qu'ils tirent des autres, empruntent de ceux qui semblent n'estre faits que pour prester, et puisent dans les réservoirs et magasins destinez à cet effect, puisque nous voyons d'ordinaire que les peintres et les architectes font des ouvrages excellens et admirables par le moyen des couleurs et matériaux que les autres leur broyent et leur préparent?...

Finalemment il faut pratiquer en cette occasion l'aphorisme d'Hippocrate, qui nous advertit de donner quelque chose au temps, au lieu et à la coutume, c'est-à-dire que certaine sorte de livres ayant quelquefois le bruit et la vogue en un pays qui ne l'a pas en d'autres, et au siècle present qui ne l'avoit pas au passé; il est bien à propos de faire plus grande provision d'iceux que non pas des autres, ou au moins d'en avoir une telle quantité, qu'elle puisse tesmoigner que l'on s'accorde au temps, et que l'on n'est pas ignorant de la mode et de l'inclination des hommes....

Ces préceptes et maximes communes estans si amplement expliquées, il ne reste plus que d'en proposer une autre, laquelle sera indubitablement receue comme extravagante et très-propre à heurter l'opinion commune et invétérée dans les esprits de beau-

1. Dictionnaire polyglotte d'Ambroise Calepino, fort célèbre alors.

coup, qui n'estiment les auteurs que par ce qui a coutume de nous faire mespriser toutes les autres choses, sçavoir leur grande vieillesse et caducité.... La nature de ces esprits dominez estant pour l'ordinaire si esprise et amoureuse de ces images et pièces antiques qu'ils ne voudroient pas regarder de bien loing quelque livre que ce puisse estre si son auteur n'est beaucoup plus vieil que la mère d'Evandre, ou que les ayeuls de Carpentra, ny croire que le temps puisse estre bien employé à la lecture des modernes, parce que suivant leur dire ils ne sont que des rapsodeurs, copistes ou plagiaires, et n'approchent en rien de l'éloquence, de la doctrine et des belles conceptions des anciens, auxquels pour cette cause ils se tiennent aussi fermement attachez comme le poulpe fait à la roche, sans se partir en aucune façon de leurs livres ou de leur doctrine, qu'ils n'estiment jamais comprendre qu'après l'avoir remaschée tout le temps de leur vie : d'où ce n'est point chose extraordinaire si au bout du compte et apres avoir bien sué et travaillé ils ressemblent à cet ignorant Marcellus qui se vançoit partout d'avoir leu huict fois Thucicide, ou à ce Nonnus duquel parle Suidas qui avoit leu dix fois tout son Démosthène, sans avoir jamais sceu plaider ou discourir de chose quelconque. Et à vray dire, il n'y a rien si propre à faire devenir un homme pedant et l'esloigner du sens commun, que de mespriser tous les auteurs modernes, pour courtiser seulement quelques-uns des anciens, comme s'ils estoient seuls paisibles gardiens des plus grandes faveurs que peut espérer l'esprit de l'homme, ou que la nature jalouse de l'honneur et du crédit de ses fils aisnez eust voulu pousser sa puissance jusques à l'extrémité pour les combler de ses graces et libéralitez à nostre préjudice. Certes je ne crois pas qu'autres que ces messieurs les antiquaires se puissent arrester à telles opinions, ou se repaistre de telles fables, veu que tant de nouvelles inventions, tant de nouveaux dogmes et principes, tant de changements divers et inopinez, tant de livres doctes, de fameux personnages, de nouvelles conceptions, et finalement tant de merveilles que nous voyons tous les jours naistre, tesmoignent assez que les esprits sont plus forts, polis et deliez qu'ils ne furent jamais.

PIERRE NICOLE.

DES MOYENS ET DES DIFFICULTÉS DE SE CONNOITRE.

Nous sommes tous à l'égard des uns et des autres comme cet homme qui sert de modèle aux élèves dans les académies de peinture.

Chacun de ceux qui nous environnent se forme un portrait de nous, et les différents aspects sous lesquels on considère nos actions, donnent lieu d'en former une diversité presque infinie.

La principale distinction des grands et des petits, de ceux qui ont de la réputation, de ceux qui n'en ont pas, c'est qu'il y a plus de gens qui font le portrait des uns que des autres. Que de gens, par exemple, font le portrait d'un prince! Tout son royaume, les pays étrangers sont pour lui une académie de peintres dont il est le modèle. Ceux qui sont le plus éloignés ne le représentent que par les traits les plus grossiers. Ceux qui en sont plus près en font des portraits vifs et plus ressemblants.

Un homme obscur, au contraire, qui vit dans sa famille, n'est peint que par le petit nombre de ceux qui le connoissent, et les portraits qu'on fait de lui ne sortent guère hors de l'enceinte de sa petite ville.

Que l'on choisisse le plus grand homme du monde et qu'on lui donne un esprit assez étendu pour contempler tout à la fois cette variété de jugements qu'on porte sur lui et pour jouir pleinement de tout le spectacle des pensées et des mouvements qu'il excite dans les autres. Il n'y a point de vanité qui puisse résister à cette vue. Pour un petit nombre de jugements avantageux, trop souvent divisés par la flatterie, il en verroit une infinité qui lui déplairoient. Il verroit que les défauts qu'il se dissimule, ou qu'il ne connoit

point, sautent aux yeux de la plupart des gens; que souvent ils ne s'entretiennent d'autre chose, et qu'on ne le regarde que par cet endroit. Il verroit que le monde est très-peu touché de toutes ces belles qualités dont il se flatte; que les uns ne les voient seulement pas, les autres les regardent avec froideur; que de tout cela il se forme un portrait qui n'est propre qu'à faire mourir son orgueil.

Que diroit-on d'un homme qui voyant tous les jours son image dans un miroir ne s'y reconnoitroit jamais? ne l'accuseroit-on pas d'une stupidité peu différente de la folie? C'est néanmoins ce que font tous les hommes, et c'est même l'unique secret qu'ils ont trouvé pour se rendre heureux. Ils voyent à tous moments l'image de leurs propres défauts dans ceux des autres, et ils ne les y veulent jamais reconnoître.

Être plein de misères et ne les point voir, ignorer ses défauts lorsque personne ne les ignore, être l'objet constant des railleries d'une foule de gens et n'en vouloir rien savoir, se repaître de vaines chimères sans vouloir en reconnoître la futilité, c'est un état qui ne semble pas fort desirable; et c'est néanmoins ce qui fait la félicité des gens, et principalement des grands.

BLAISE PASCAL.

GRANDEUR ET MISÈRE DE L'HOMME.

La guerre intérieure de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix se sont partagés en sectes. Les uns ont voulu renoncer aux passions, et devenir dieux; les autres ont voulu renoncer à la raison, et devenir bêtes. Mais ils ne l'ont pas pu ni les uns, ni les autres; et la raison demeure toujours, qui accuse la bassesse et l'injustice des passions, et trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent: et les passions sont toujours vivantes dans ceux mêmes qui veulent y renoncer.

Voilà ce que peut l'homme par lui-même et par ses propres efforts, à l'égard du vrai et du bien. Nous avons une impuissance à prouver, invincible à tout le Dogmatisme. Nous avons une idée de la vérité, invincible à tout le Pyrronisme. Nous souhaitons la vérité, et ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le bonheur, et ne trouvons que misère. Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur, et sommes incapables et de certitude et de bonheur. Ce desir nous est laissé, tant pour nous punir que pour nous faire sentir d'où nous sommes tombés.

Si l'homme n'est pas fait pour Dieu, pourquoi n'est-il heureux qu'en Dieu? Si l'homme est fait pour Dieu, pourquoi est-il si contraire à Dieu?

L'homme ne sait à quel rang se mettre. Il est visiblement égaré, et sent en lui des restes d'un état heureux dont il est déchu, et qu'il ne peut recouvrer. Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables.

C'est la source des combats des philosophes, dont les uns ont pris à tâche d'élever l'homme en découvrant ses grandeurs, et les

autres de l'abaisser en représentant ses misères. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que chaque parti se sert des raisons de l'autre pour établir son opinion. Car la misère de l'homme se conclut de sa grandeur; et sa grandeur se conclut de sa misère.

Ainsi les uns ont d'autant mieux conclu la misère, qu'ils en ont pris pour preuve la grandeur; et les autres ont conclu la grandeur avec d'autant plus de force, qu'ils l'ont tirée de la misère même.

Tout ce que les uns ont pu dire pour montrer la grandeur, n'a servi que d'un argument aux autres pour conclure la misère; puisque c'est être d'autant plus misérable, qu'on est tombé de plus haut: et les autres au contraire.

Ils se sont élevés les uns sur les autres par un cercle sans fin, étant certain qu'à mesure que les hommes ont plus de lumière, ils découvrent de plus en plus en l'homme de la misère et de la grandeur. En un mot, l'homme connoît qu'il est misérable. Il est donc misérable, puisqu'il le connoît: mais il est bien grand, puisqu'il connoît qu'il est misérable.

LES MONDES ET LE CIRON.

La première chose qui s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui, et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnoître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent. Qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté. Qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers. Que la terre lui paroisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit. Et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vie s'arrête là,

que l'imagination passe outre. Elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses.

C'est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin, c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est. Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature. Et que de ce que lui paroît ce petit cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même à son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? qui le peut comprendre? mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoît les choses les plus délicates.

Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes. Que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions; et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau. Je veux lui peindre non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible. Qu'il voye une infinité de mondes dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible: dans cette terre des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il trouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue. Car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans

l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver?

Qui se considérera de la sorte s'effrayera sans doute de se voir comme suspendu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles, et je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption.

Son intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles, le même rang que son corps dans l'étendue de la nature; et tout ce qu'elle peut faire est d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connoître ni le principe ni la fin.

Toutes choses sont sorties du néant, et portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend; nul autre ne peut le faire.

Cet état qui tient le milieu entre les extrêmes, se trouve en toutes nos puissances.

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême.

Trop de bruit nous étourdit; trop de lumière nous éblouit; trop de distance et trop de proximité empêchent la vue; trop de longueur et trop de breveté obscurcissent un discours; trop de plaisir incommode; trop de consonnances déplaisent. Nous ne sentons ni l'extrême chaud ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies et non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit; trop et trop peu de nourriture troublent les actions; trop et trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étoient pas, et nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échappent ou nous à elles.

Voilà notre état véritable.

C'est ce qui resserre nos connoissances en de certaines bornes que nous ne passons pas; incapables de sçavoir tout, et d'ignorer tout absolument, nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants entre l'ignorance et la connoissance; et si nous pensons aller plus avant, notre objet branle et échappe à nos

prises; il se dérobe et fuit d'une fuite éternelle, rien ne le peut arrêter.

C'est notre condition naturelle, et toutefois la plus contraire à notre inclination.

Nous brûlons du desir d'approfondir tout, et d'édifier une tour qui s'élève jusqu'à l'infini. Mais tout notre édifice craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.